

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°56 – avril-mai 2015

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Marcel Brion

NOVALIS

« *Le monde extérieur est un monde intérieur
élevé à l'état de mystère* »

Ce n'est pas un philosophe, un penseur à proprement parler, mais un de ces êtres exilés dans la vie, perdus dans leur époque et qui sont contraints de justifier par une certaine philosophie de la vie leur existence.

Deux ressources se présentent à lui l'amour et la poésie. L'amour commence par les aventures assez tapageuses de sa jeunesse et se fixe enfin sur la figure de Sophie.

Le second point d'attache c'est la poésie. Lorsque la première amarre se brise à la mort de Sophie, il va à la dérive. La seconde amarre se tend à l'excès.

Dans *Heinrich von Ofterdingen* il tente de baser une philosophie de la vie construite sur la poésie.

A – Qu'est-ce que l'amour pour Novalis ?

B – Qu'est-ce que la poésie ?

A – Reprenant le sens platonicien, Novalis veut l'union complète de deux moitiés séparées. La reconstitution de l'androgynie (qui subsiste encore chez l'enfant – de là son culte pour l'enfance).

Désir de totalité, de pureté, et d'absolu – une éternelle adolescence. L'amour de Novalis est typiquement un amour d'adolescent. Beaucoup plus complexe et plus raffiné, parce que moins sexuel. La sexualité restreint énormément le champ de l'amour.

C'est à l'amabilité d'Agnès Brion que je dois de pouvoir publier ce fragment inédit de Marcel Brion, recueilli par elle-même. J.M.

THOMAS CARLYLE & NOVALIS

Le lecteur fera grandement erreur en supposant que ce système transcendantal de Métaphysique est un simple château de cartes intellectuel, une jonglerie logique, imaginée par pur désœuvrement à l'intention du pur désœuvrement, étant sans aucune portée pour les intérêts pratiques des hommes. Au contraire, faux ou vrai, il est, dans son dessein, la plus sérieuse de toutes les Philosophies proposées dans ces derniers siècles ; il a été pensé, surtout, par des hommes du caractère le plus élevé et le plus sérieux ; et il porte, avec une influence directe et hautement compréhensive, sur les plus vitaux intérêts des hommes. Sans parler des aperçus qu'il ouvre en ce qui concerne l'ordre et la conduite de ce que l'on appelle les Sciences Naturelles, nous remarquerons seulement que, pour ceux qui l'adoptent, ses effets en Morale et en Religion doivent de nos jours être d'une importance presque illimitée. Pour ne prendre, par exemple, que cette dernière doctrine, en apparence la plus étrange, touchant le Temps et l'Espace, nous verrons qu'elle procure au Kantiste, presque immédiatement, un remarquable résultat de cette espèce. Si le Temps et l'Espace n'ont point d'existence absolue, point d'existence hors de nos esprits, cela écarte une pierre d'achoppement du seuil même de notre Théologie. Car de cette manière, quand nous disons que la Dèité est omniprésente et éternelle, qu'avec Elle il est un universel Ici et un universel Maintenant, nous ne disons rien d'extraordinaire ; nous disons seulement qu'elle a aussi créé le Temps et l'Espace, que le Temps et l'Espace ne sont point des lois de son être, mais uniquement du nôtre. Bien plus, pour le Transcendantaliste, c'est assez clair, la question tout entière de l'origine et de l'existence de la nature doit être grandement simplifiée ; la vieille hostilité de la Matière prend fin, car la Matière est elle-même annihilée et le noir Spectre, l'Athéisme, « avec toutes ses rosées malsaines », s'évanouit à jamais dans le néant. Et ce n'est pas tout, s'il est vrai, comme Kant le soutient, que le mécanisme logique de l'esprit est arbitraire, pour ainsi dire, et pourrait avoir été créé différent, il s'ensuit que toutes les conclusions inductives, toutes les conclusions de l'Entendement, ont seulement une vérité relative, sont vraies seulement pour *nous*, et si quelque autre chose est vraie. Jusque-là Hume et Kant vont d'accord, dans cette branche de la spéculation : mais ici se présente la plus totale, diamétrale divergence entre eux. Nous faisons allusion à la reconnaissance, par ces Transcendantalistes, d'une faculté dans l'homme supérieure à l'Entendement ; de la Raison (*Vernunft*), la pure, définitive lumière

de notre nature, où, affirment-ils, gît le fondement de toute Poésie, Vertu, Religion ; choses qui sont proprement au delà du domaine de l'Entendement, dont l'Entendement ne *peut* prendre connaissance, si ce n'est une connaissance fausse. Jacobi l'aîné, qui, à vrai dire, n'est pas Kantiste, dit une fois, nous nous en souvenons : « C'est l'instinct de l'Entendement de *contredire* la Raison. » Si l'on admet cette dernière distinction et cette dernière subordination, si on les suppose scientifiquement démontrées, quelles conséquences innombrables et de la plus haute valeur découleront de cela seul ! Nous laisserons le soin au lecteur réfléchi de les déduire pour lui-même ; nous bornant à observer encore que la *Theologia Mistica*, si vénérée du Tasse dans ses écrits philosophiques ; le « Mysticisme » qu'entend Novalis ; et en général toute véritable Foi, toute véritable Dévotion Chrétienne, paraissent, autant que nous puissions voir, plus ou moins inclus dans cette Doctrine des Transcendantalistes ; leur essence, à eux tous, sous leurs diverses formes, étant ce qui est désigné sous le nom de Raison, et donné comme le véritable souverain de l'esprit humain.

Combien profondément ces principes et les principes analogues s'étaient empreints dans Novalis, nous le voyons de plus en plus, à mesure que nous étudions davantage ses Écrits. Naturellement profond, religieux, contemplatif esprit ; purifié aussi, nous l'avons vu, par l'âpre affliction et entré de longue date dans le « Sanctuaire de la Douleur », il se présente à nous comme le plus idéal de tous les Idéalistes. Pour lui, la Création matérielle n'est qu'une Apparence, une ombre symbolique où la Dété se manifeste à l'homme. Le monde invisible n'a pas seulement une réalité, mais il a la seule réalité : le monde étant, non pas métaphoriquement, mais littéralement et avec une exactitude scientifique, « une apparence » ; comme dit le Poète, « *Schall und Rauch umnebelnd Himmels Gluth*, Bruit et Fumée obscurcissant la splendeur des Cieux ». L'Invisible Monde est près de nous : ou plutôt il est ici, en nous et autour de nous ; si les enveloppes charnelles étaient écartées de notre âme, les gloires de l'Invisible paraîtraient autour de nous à l'instant même ; comme les Anciens l'imaginèrent de la Musique des Sphères. Ainsi, non en paroles seulement, mais en vérité et avec une croyance rassise, il se sent environné par le Divin ; il sent, dans chaque pensée, qu'« en Lui il vit, s'agite et a son être. »

Sur ses procédés philosophiques et poétiques, tout ceci a sa naturelle influence. Le but de toute la philosophie de Novalis, pourrions-nous dire, est de prêcher et d'établir la Majesté de la Raison, dans ce dernier sens plus strict ; de lui conquérir toutes les provinces de la pensée humaine, et partout de ramener son vassal, l'Entendement, à la fidélité, juste et seule relation utile pour lui. Une

grande tâche, de la sorte, l'attendait, dont nous ne trouvons, dans ses Écrits, que des indices épars. En fait, tout ce qu'il a laissé est sous forme de Fragment ; d'expositions et de combinaisons détachées, de profonds, rapides aperçus : mais telle paraît être leur tendance générale. Une caractéristique à noter dans nombre de ces fragments, souvent trop obscures spéculations, c'est la manière particulière qu'a l'auteur de concevoir la Nature plutôt d'une manière concrète, non pas analytiquement et comme un Agrégat divisible, mais comme un Tout subsistant par soi-même et dont toutes les parties sont liées entre elles. Ceci aussi est peut-être en partie le fruit de son Idéalisme. « Il avait formé le plan », nous apprend-on, « d'un Ouvrage Encyclopédique particulier, dans lequel des expériences et des idées de toutes les différentes sciences devaient mutuellement s'élucider, se confirmer et se fortifier. Il avait même fait quelque progrès dans cette œuvre. Plusieurs des « Pensées » et des observations aphoristiques, ici publiées, lui étaient destinées ; elle en aurait été composée, selon toute apparence, pour la plus grande partie.

Comme Poète, Novalis est non moins idéaliste [*sic*] que comme Philosophe. Ses poèmes sont des aspirations d'un être haut et fervent, sentant toujours qu'ici il n'a point de demeure, et tournant ses regards comme vers la claire vision d'une « cité qui a des fondations ». Il aime la Nature extérieure avec une profondeur singulière ; il la révère même, pourrions-nous dire, et a d'inexprimables entretiens avec elle : car la Nature n'est plus une inerte, hostile Matière, mais le Voile et le mystérieux Vêtement de l'Invisible ; pour ainsi dire la Voix par laquelle la Déesse s'annonce à l'homme. Ces deux qualités, – son pur et religieux caractère et son amour de la Nature senti au fond du cœur, – le mettent en vraie et poétique relation à la fois avec le Monde spirituel et le Monde matériel, et constituent peut-être son principal mérite comme Poète, pour l'art duquel il semble avoir originairement un don naturel, mais non exclusif ni même très décidé.

Ses croyances morales, telles qu'elles sont manifestées dans ses Écrits et sa Vie, dérivent elles-mêmes assez naturellement de la même source. C'est la moralité d'un homme, pour qui la Terre et toutes ses gloires sont en vérité une vapeur et un songe, et la Beauté du Bien est *l'unique* possession réelle. Poésie, Vertu, Religion, qui pour les autres hommes n'ont, pour ainsi dire, qu'une existence conventionnelle et fictive, sont pour lui la base éternelle de l'univers ; et toutes les acquisitions terrestres, toutes les choses par lesquelles l'Ambition, l'Espoir, la Crainte peuvent nous pousser à peiner, et à pécher, ne sont en réalité qu'une peinture de l'esprit, quelque reflet projeté sur le miroir de l'infini, mais de l'air et du

néant en elles-mêmes. Ainsi, vivre dans cette Lumière de la Raison, avoir, même ici et environné par cette vision de l'Existence, notre demeure dans cette éternelle Cité, est le plus haut et le seul devoir de l'homme. Ces choses, Novalis se les figure sous diverses images : tantôt il semble représenter l'essence primordiale de l'Être comme l'Amour ; tantôt il parle par emblèmes dont il serait plus difficile encore de donner une juste idée ; c'est pourquoi nous n'en ferons pas, à présent, plus ample mention.

D'ailleurs, au moyen de cette approximative esquisse d'un exposé, le lecteur doit maintenant être prêt à examiner un peu Novalis avec ses propres yeux. Quiconque nous a de bonne foi, et avec une vigilance attentive, accompagné le long de ces merveilleux confins de l'Idéalisme, peut se trouver aussi capable d'interpréter Novalis que le feraient la majorité des lecteurs allemands ; ce qui, de notre part, est, pensons-nous, faire la bonne mesure. Nous ne tenterons point un plus ample commentaire, craignant que ce ne soit une affaire trop difficile et trop ingrate. Notre premier extrait est tiré des *Lehrlinge zu Saïs* (les Disciples à Saïs), mentionnés plus haut. Ce « Roman de philosophie naturelle », qui, du reste, ne contient pas d'histoire ou d'indice d'histoire, mais seulement des propos philosophiques poétisés et les plus étranges et sibyllines allusions allégoriques, et qui d'ailleurs n'est développé que pendant deux chapitres, commence, sans note préparatoire, de cette singulière manière :

I. LE DISCIPLE. — Les hommes marchent dans divers sentiers : quiconque relève la trace de ceux-ci et les compare verra d'étranges Figures surgir ; Figures qui semblent comme appartenir à cette grande écriture chiffrée que l'on rencontre partout, sur les ailes des oiseaux, sur les coquilles des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux, dans les formes des rocs, dans les eaux congelées, dans l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les luminaires du ciel, dans les lames de verre quand on les fait résonner et les disques de poix quand on les touche, dans la limaille autour de l'aimant, et dans les singulières conjonctures du Hasard. Dans ces Figures, on pressent la clef de cette merveilleuse Écriture, sa grammaire : mais ce Pressentiment ne veut pas se réaliser, et il semble, en somme, ne pas devoir devenir pour nous une telle clef. Un *Alcabest*¹ semble s'être répandu sur les sens des hommes. Un instant seulement leurs désirs, leurs pensées prendront corps. Ainsi s'exaltent leurs Pressentiments : mais, après de courts instants, tout de nouveau flotte vaguement devant eux, exactement comme avant.

J'ai ouï dire de loin que l'Inintelligibilité n'était que le résultat de l'Inintelligence ; que celle-ci recherchait ce qu'elle avait elle-même, et qu'ainsi elle ne pouvait trouver nulle part ailleurs ; aussi, que nous n'entendions pas la Parole, parce que la Parole ne s'entendait pas, ne voulait pas s'entendre elle-

¹ [Terme d'alchimie, dissolvant universel.]

même ; que le pur Sanscrit parlait pour le plaisir de parler, parce que parler était sa joie et sa nature.

Non longtemps après, l'on dit : Nulle explication n'est requise pour l'Écriture Sainte. Quiconque parle véridiquement est plein de la vie éternelle, et son Écriture nous apparaît en relation merveilleuse avec les authentiques mystères, car elle est un Accord émané de la Symphonie de l'Univers.

Sûrement cette voix faisait allusion à notre Maître² ; car c'est lui qui peut recueillir les indices qui se trouvent épars de tous côtés. Une singulière lumière s'allume dans ses regards, lorsqu'à la longue la puissante Rune se découvre à nous, et qu'il cherche dans nos yeux si l'étoile s'est enfin levée sur nous, qui doit rendre la Figure visible et intelligible. Nous voit-il tristes, de ce que les ténèbres ne veulent point se retirer ? Il nous console, et promet au voyant fidèle et patient meilleure fortune quand le temps sera venu. Souvent, il nous a dit comment, alors qu'il était un enfant, l'impulsion à employer ses sens, à les occuper, à les rassasier, ne lui laissait point de repos. Il regardait les étoiles, et imitait sur le sable leurs cours et leurs positions. Dans l'océan de l'air, ses yeux se plongeaient sans cesse ; et jamais ils ne se lassaient de contempler sa clarté, ses mouvements, ses nuées, ses lumières. Il rassemblait les pierres, les fleurs, les insectes, de toutes sortes, et il les déployait de toutes les manières, en rangées devant lui. Aux hommes et aux animaux il donnait son attention ; sur le rivage de la mer, il s'asseyait, ramassait les coquillages. Sur son cœur et sur ses pensées il veillait attentivement. Il ne savait où le menait son désir. A mesure qu'il approcha de sa maturité, il voyagea de tous côtés ; vit d'autres terres, d'autres mers, des atmosphères nouvelles, des plantes, des animaux, des hommes inconnus ; descendit dans les cavernes, vit comment l'édifice de la Terre venait s'achever en assises et en strates variées, et façonna l'argile en étranges figures de roches. Peu à peu, il en vint à trouver partout des objets déjà connus, mais merveilleusement mêlés, unis ; et ainsi, souvent, d'extraordinaires choses en vinrent à se former en lui. Bientôt, il fut instruit des combinaisons qu'il y a dans tout, des conjonctures, des assemblages. Avant qu'il fût longtemps, plus rien ne lui apparut isolé... En grandes images nuancées, les perceptions de ses sens se multiplièrent autour de lui ; il entendit, vit, toucha et pensa à la fois. Il se réjouit d'établir des rapports entre les choses étrangères les unes aux autres. Tantôt les étoiles étaient les hommes, tantôt les hommes étaient les étoiles, les pierres les animaux, les nuages les plantes ; il jouait avec les pouvoirs et les apparences ; il savait où et comment ceci et cela devait se trouver, être mis à effet, et de la sorte il frappait lui-même sur les cordes des notes et des accords à lui.

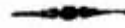
Ce qui lui est arrivé depuis lors, il ne nous le révèle pas. Il nous dit que nous-mêmes, conduits par lui et par notre propre désir, nous découvrirons ce qui lui est arrivé. Plusieurs d'entre nous l'ont quitté. Ils sont revenus chez leurs parents, et ont appris des métiers. Certains ont été envoyés par lui nous ne savons où : il les choisit. De ceux-là, quelques-uns n'ont été là que peu de temps, d'autres plus longtemps. L'un était encore un enfant ; à peine était-il arrivé que notre Maître se disposa à lui donner plus d'instruction. Cet Enfant avait de larges yeux noirs au fond bleuâtre, sa peau brillait comme le lys, et sa chevelure bouclée comme de légers petits nuages dans le crépuscule. Sa voix

² [On sait que la figure du Maître, dans *Les Disciples à Saïs* est inspirée par Abraham Werner, professeur de minéralogie à l'École des Mines de Freiberg, où étudia Novalis, mort à Dresde en 1817.]

nous allait à tous au cœur ; nous lui eussions donné avec bonheur nos fleurs, nos pierres, nos plumes, tout ce que nous avions. Il souriait avec un sérieux infini ; et nous éprouvions un étrange délice auprès de lui. Un jour il reviendra, dit notre Maître, et alors nos leçons prendront fin. — En sa compagnie, il envoya un disciple, au sujet duquel nous avons souvent été peïnés. Toujours il avait l'air triste : il était ici depuis de longues années ; rien ne lui avait réussi ; lorsque nous cherchions des cristaux ou des fleurs, il en trouvait rarement. Il voyait mal à quelque distance ; pour disposer habilement sur le sol des rangées variées, il n'avait point de talent. Il ne savait de la sorte que tout briser. Pourtant nul n'avait un tel zèle, un tel plaisir à écouter et apprendre. A la fin, — c'était avant que cet Enfant n'arrivât dans notre cercle, — il devint tout à coup gai et habile. Un jour il était parti triste : il ne revint pas, et la nuit arriva. Nous étions très anxieux à son sujet ; soudain, à la pointe de l'aurore, nous entendîmes sa voix dans un bosquet voisin. Il chantait un noble et joyeux chant ; nous étions très surpris ; le Maître jeta vers l'orient un regard comme je ne lui en verrai plus jamais. Le chanteur arriva bientôt jusqu'à nous, portant, avec un air d'inexprimable bonheur sur sa face, une petite pierre à l'apparence toute simple, d'une forme singulière. Le Maître la prit dans sa main, et la baisa longuement ; puis il nous regarda avec des yeux humides de larmes, et posa cette petite pierre dans un espace vide, qui se trouvait au milieu d'autres pierres, juste là où, comme des rayons, plusieurs rangées d'elles se rejoignaient.

Je n'oublierai jamais cet instant. Nous sentîmes comme si une claire lueur fugitive où se découvrait ce Monde merveilleux traversait notre âme.

[À suivre]



LA REVUE RHENANE RHEINISCHE BLÄTTER

L'IDÉALISME ROMANTIQUE EN ALLEMAGNE

Une idylle de Novalis

De Tennstedt à Grüningen le chemin traversait la campagne saxonne, verdoyante et calme, faiblement, accidentée. Pendant la belle saison et avec une bonne monture, un cavalier faisait aisément l'étape en une petite heure et déjà à mi-chemin ses yeux distinguaient, sur l'autre rive d'un cours d'eau, Grüningen avec son vieux manoir, tout jauni par l'âge. En une page de son journal, Novalis raconte comment, par une belle

matinée de février ou de mars 1795, s'abandonnant au trot de son cheval, il suivait négligemment cette route, porteur d'un message pour les habitants du château. Il fallait que son esprit fût bien absorbé, car arrivant au carrefour de deux routes, il prit par mégarde la

ne dut qu'aux passant de se un petit détour, chemin.
 enfin traversé le cheval au carcan publique, il seulement avec stupeur, qu'il plutôt, il lui « *que son corps son esprit* », car beaucoup pris son indolent



Novalis

fausse direction et indications d'un retrouver, après sur le bon Lorsqu'il eut gué et attaché son de la place s'aperçut une sorte de était arrivé, ou sembla, dit-il, *venait de rejoindre* celui-ci avait de les devants sur compagnon.

Les gens du pays avaient déjà remarqué les assiduités du jeune cavalier et, avec un sourire mal déguisé, une jeune paysanne prit de ses mains le message écrit, accompagné de mille compliments pour les dames du château. « *C'est sans doute un secret* », fit-elle malicieusement en s'en allant. Le jeune homme était alors dans sa vingt-troisième année, grand, frêle, d'apparence un peu malade, avec de longs cheveux châtain, légèrement bouclés, qu'à l'ancienne mode il portait noués en tresse sur le dos ; le haut du visage avait un développement extraordinaire ; dans le regard s'allumait parfois un éclat singulier, un peu fiévreux – « *une flamme éthérée* », dit un contemporain ; sur ses lèvres flottait un sourire distrait. Un vêtement peu recherché, des mains sans finesse ne trahissaient pas à première vue un sang noble, et seulement l'observateur attentif arrivait à démêler une certaine beauté expressive dans le visage, qui faisait songer à une image de Saint Jean l'Évangéliste de Dürer. Pour l'instant ce visage rayonnait de joie et de jeunesse, d'une joie peut-être trop intense pour être durable, de « *cette joie toujours remuante et inquiète* » dont parlait Frédéric Schlegel, – et d'une jeunesse presque alarmante à cause du front diaphane, des épaules frêles et surtout de ce regard tourné vers le dedans, comme attiré par des abîmes cachés, et puis si subitement brillant. D'ailleurs cette matinée de printemps précoce ne donnait-elle pas aussi une impression de bonheur radieux mais instable, trop hâtif pour que sa pleine éclosion parût déjà possible ?

Le message accompli, le jeune cavalier avait lentement repris le

chemin de Tennstedt, se retournant, à des intervalles presque réguliers, vers le village et son vieux manoir.

Tout en cheminant, il se remémorait sans doute cette affectation juvénile, ces enthousiasmes fiévreux suivis de découragements disproportionnés, cette curiosité naïve d'objets mal définis ou chimériques, ces fortes résolutions balayées d'un coup de vent, – alors que tout près, à portée de bras, la nature avait préparé un bonheur précis et facile. Il s'étonnait de se retrouver si simple : la vie prenait un sens élémentaire très rassurant. Puis il repassait dans son esprit les détails de la naïve aventure. Au cours d'un voyage d'affaires qu'il avait fait, au mois de novembre précédent, en compagnie de son nouvel instructeur, « *le Kreisamtmann* » Just, tous deux étaient tombés au château de Grüningen, – au milieu d'une fête de famille sans doute, comme les voyageurs de Henri d'Ofterdingen dans la maison du vieux Schwaning. Un quart d'heure avait suffi pour fixer ce cœur instable. Les charmes de Sophie, la petite « *rose de Grüningen* », comme on disait au pays, la troisième fille de la maison, avaient-ils suffi pour opérer ce miracle ? N'avait-il pas fallu la conspiration tacite de tout son entourage, qui faisait valoir sa petite personne espiègle, – toute cette âme de joie et d'insouciance répandue dans la maison ?

Il y avait là quelque chose de délicieusement nouveau pour celui qui avait été élevé dans les austérités d'un intérieur piétiste. « *Un singulier et beau hasard m'a introduit dans le cercle d'une famille où j'ai rencontré ce que je n'osais presque espérer. Ce que m'a refusé la naissance, le sort me l'a accordé. Ce qui manque à mon cercle familial, je le trouve ici rassemblé dans un milieu étranger. Je sens qu'il y a des parentés plus étroites que les alliances du sang.* » Ce qui faisait l'irrésistible attrait de cet « *élysée* » terrestre, c'était la cordiale sympathie qui, dès le seuil, gagnait les arrivants. Le maître de maison, le seigneur de Rockenthien, époux en secondes noces de Mme von Kühn, père adoptif de Sophie, avait toujours le mot pour rire, jovial, la main tendue et le cœur ouvert. La mère, la « *femme au visage d'ange* », n'était appelée dans le pays que « *la mère aux beaux enfants* ». Elle portait dans ses bras son huitième nourrisson, et quand sa fille aînée, déjà mariée, venait au château, à peine les distinguait-on l'une de l'autre, tant cette beauté maternelle avait gardé de fraîcheur dans son infatigable fécondité. La seconde fille, Caroline, l'assistait dans les soins du ménage : c'était la bonne fée de la maison, promenant dans tous les coins son activité invisible, trouvant encore le temps, entre deux occupations, d'accompagner sur le clavecin une phrase de romance commencée au grenier et achevée à la cave.

[À suivre]

L'EUROPE ou la Chrétienté

Prose prophétique et mystique³.

Jusqu'alors, grâce à l'ampleur, à la souplesse et à la richesse de la foi catholique, – Et grâce à la précaution qu'on avait prise – De ne point livrer sans guide la Bible aux profanes, – Ainsi que grâce à l'autorité des saints conciles et du Souverain-Pontife, – Il n'avait jamais été possible à cette lettre morte – De devenir aussi pernicieuse. – Mais désormais ces contrepoids n'existent plus ; – La Bible fut vulgarisée partout comme la Loi absolue. – Et l'insuffisance de la religion contenue dans ce livre, – Et la manière primitive et abstraite dont elle y était représentée – Produisirent des effets d'autant plus sensibles, – Et il fut par là infiniment plus difficile à l'Esprit-Saint – De remplir sa mission vivifiante, – De se manifester – Et de se révéler librement.

C'est pourquoi aussi, l'histoire du protestantisme – Ne nous montre plus ces grandes, ces sublimes apparitions du monde surnaturel ; – Ses débuts seuls brillent d'un feu passager, – Et, bientôt après, éclate aux yeux de tous – Son impuissance à alimenter les saintes inspirations. – Le côté terrestre a pris en lui le dessus, – Et, par une raison d'affinité secrète, – Le sens de l'art est aussi en décadence, – Et il est rare que çà et là jaillisse – Une étincelle de vie et d'éternité – Assez forte pour animer un petit groupe d'âmes. – L'étincelle s'éteint, – Les fidèles se séparent à nouveau – Et tout est emporté par le courant du siècle. – Tel fut le cas pour Zinzendorf, Jacob Böhme et les autres. – Ce sont les Modérantistes [*sic*] qui ont la suprématie, – Et le temps approche – Où l'atonie des organes supérieurs sera complète – Et où régnera la période de l'incroyance pratique. – Avec la Réforme, c'en était fait

³ Cet écrit date de 1799 et n'a jamais été traduit en français.

M. Louis Angé a rendu autant que possible le rythme de la phrase originale. C'est pourquoi des tirets et des majuscules scandent ce rythme sans tenir compte du sens comme si on avait affaire à des vers.

de la Chrétienté ; – Désormais elle n'exista plus. – Catholiques, protestants ou réformés – Étaient, dans leur isolement de sectaires, – Plus éloignés les uns des autres – Que des mahométans ou des païens. – Les États restés catholiques continuèrent à végéter, – Non sans ressentir secrètement – L'influence pernicieuse émanée du voisinage des États protestants. – C'est durant cette époque – Que naquit la politique moderne, – Et, les uns après les autres, de puissants États – Cherchèrent à occuper la primauté universelle, devenue vacante, – Et passée du trône apostolique à un trône temporel.

À la plupart des princes il sembla humiliant – De se gêner devant un ecclésiastique sans puissance. – Ils sentirent, pour la première fois, – Le poids de leur force terrestre en ce monde ; – Ils virent que les puissances célestes – Ne vengeaient pas les injures faites à leurs représentants. – Et ils cherchèrent à secouer peu à peu, – En évitant de froisser ceux de leurs sujets – Qui étaient encore ardemment attachés à la papauté, – La gênante tutelle de Rome – Et à se rendre indépendants sur cette Terre.

Dans l'inquiétude de leur conscience – Ils furent tranquilisés par d'habiles confesseurs, – Qui ne perdaient rien – À ce que leurs fils spirituels prétendissent disposer des biens de l'Église.

Heureusement, pour la vieille institution, – Surgit alors un Ordre nouveau⁴, – Sur lequel l'esprit mourant de la hiérarchie – Sembla avoir répandu ses dernières faveurs, – Un Ordre qui insuffla des forces neuves à l'ancien organisme, – Et qui, avec une intelligence et une constance admirables, – Et plus habilement qu'on ne l'avait jamais fait jusqu'alors, – Se chargea des intérêts de la papauté – Et travailla à lui redonner toute sa puissance. – Dans l'histoire du monde – On n'avait pas encore rencontré de société semblable. – Pour conquérir le monde, – Le vieux sénat romain lui-même – N'avait pas établi ses plans avec une plus grande certitude de succès. – On n'avait pas encore consacré plus de jugement – À l'exécution d'une plus grande idée. – À jamais cette société sera un modèle – Pour toutes les sociétés qui aspirent organiquement – À une expansion et à une durée infinies ; – Mais aussi elle prouvera à jamais – Que la marche inopportune du temps – Suffit à ruiner les plus intelligentes entreprises, – Et que le développement naturel de toute l'espèce – Étouffe inmanquablement – Le développement artificiel de quelque une de ses parties. – Toute chose individuelle a

⁴ L'Ordre des Jésuites.

une possibilité mesurée d'accroissement ; – Il n'y a que la capacité de l'espèce qui soit illimitée. – Tous les plans doivent échouer – Qui ne tiennent pas parfaitement compte de toutes les facultés de l'espèce. – Encore plus remarquable est cette société – Comme mère de ce qu'on appelle les sociétés secrètes, – Germe historique jusqu'à présent peu fécond, – Mais qui, certainement, est fort important. – Le nouveau Luthéranisme, sinon le Protestantisme, – Ne pouvait pas rencontrer d'adversaire plus dangereux. – Tous les prestiges de la foi catholique – Prirent, dans les mains de cet Ordre, encore plus d'éclat, – Et les trésors de la science affluèrent de nouveau dans ses cellules. – Ce qui était perdu en Europe, – Cet Ordre chercha, de maintes façons, – À le regagner dans les autres continents, – Au plus lointain de l'Occident et de l'Orient, – S'attribuant ainsi et faisant revivre – La dignité et la mission des Apôtres. – Ils ne restèrent pas non plus en arrière – Dans les efforts qu'ils firent pour avoir de l'influence auprès du peuple ; – Car ils n'ignoraient pas tout ce que Luther avait dû – À ses artifices démagogiques – Et à sa connaissance de l'âme populaire. – Partout ils fondèrent des écoles, – Pénétrèrent dans les confessionnaux, – prirent possession des chaires d'enseignement – Et firent travailler les presses d'imprimerie. – Ils furent poètes et philosophes, – Ministres et martyrs, – Et ils gardèrent sur cette prodigieuse étendue de territoire – Qui va de l'Amérique à la Chine, – En passant par l'Europe, – La plus admirable unité de conduite et de doctrine. – Avec un sage discernement – Ils recrutaient leur Ordre – Du sein de leurs écoles. – Contre les Luthériens, ils se répandaient en prédications d'un zèle fulminant, – Et ils représentaient au monde catholique, – Comme son plus urgent devoir, – L'extermination impitoyable de ces hérétiques, – Véritables acolytes de l'Enfer. – C'est à eux seuls que les États Catholiques, et notamment le Saint-Siège, – Doivent d'avoir si longtemps survécu à la Réforme ; – qui sait en quel siècle le monde aurait l'air d'être aujourd'hui, – Si la faiblesse des Supérieurs, – La jalousie des princes et d'autres ordres religieux, – Des intrigues de cour et d'autres circonstances singulières – N'avaient pas interrompu leur marche intrépide, – Et n'avaient failli détruire avec eux – Le dernier rempart de la communauté catholique ? – Maintenant il dort, cet Ordre redoutable, – Humblement réfugié aux confins de l'Europe⁵, – D'où peut-être, comme le peuple qui le protège, – Il se répandra, un jour, avec des forces neuves, – Et peut-être encore, sous un autre nom, – Dans son ancienne patrie.

⁵ En Russie. – Quel piquant attrait n'y a-t-il pas à rapprocher de cette anticipation de Novalis le nom du bolchevisme !

La Réforme avait été un signe des temps : – Toute l'Europe s'en ressentit, bien qu'elle n'ait ouvertement éclaté – Que dans la vraiment libre Allemagne. – Les esprits éclairés de toutes les nations – S'étaient en secret émancipés, – Et, dans un sentiment trompeur de leur vocation, – Ils s'insurgèrent d'autant plus hardiment contre un joug séculaire. – D'instinct, le savant est l'ennemi du clergé tel que le montrait l'ancien régime ; – Là où ils forment des personnes distinctes, – Savants et prêtres sont obligés de se faire une guerre d'extermination, – Car ils combattent tous pour le premier rang. – Cette séparation s'accrut toujours davantage, – Et les savants gagnèrent d'autant plus de terrain – Que l'histoire de la civilisation européenne – Se rapprochait davantage de l'époque du triomphe de l'érudition – Et que la science et la foi – Entraient en opposition plus flagrante. – On voulait voir dans la religion – La cause de la stagnation générale – À laquelle on espérait mettre fin – Par le développement de la science. – Partout l'esprit religieux eut à souffrir des attaques multiples – Dirigées contre la forme qu'il avait revêtue jusqu'alors – Et contre son actuelle personnification. – Les résultats de la pensée moderne furent nommés philosophie – Et on ne manqua pas d'entendre par là – Tout ce qui était opposé aux idées anciennes – Et particulièrement donc – Tout ce qui s'en prenait à la religion. – La haine qu'on avait eue au début pour la religion catholique, – Et qui n'était que la haine des prêtres, – Devint peu à peu la haine de la Bible, – La haine de la foi chrétienne – Et enfin même la haine de la religion. – Bien plus, la haine de la religion – S'étendit très naturellement et très logiquement – À tous les enthousiasmes, – Décréta d'hérésie l'imagination et le sentiment, --- La moralité et l'amour de l'art, – L'avenir et le passé, – Rangea l'homme parmi les animaux, – N'arrivant qu'avec peine à le mettre en tête, – Et fit de ce rythme infini de l'univers – Qui révélait le Créateur – Le monotone ronron d'un moulin prodigieux, – Nageant sur les eaux du hasard et mû par lui, – Un moulin en soi, sans architecte ni meunier, – Et, à proprement parler, un véritable *perpetuum mobile*, – Un moulin, enfin, occupé à se moudre lui-même.

Un seul enthousiasme fut magnanimement laissé – Au pauvre genre humain, – Et, comme pierre de touche de la plus haute élévation intellectuelle, – Il fut déclaré indispensable à tout esprit moderne : – C'était l'enthousiasme pour cette superbe et grandiose philosophie, – Et notamment pour ses pontifes et pour ses mystagogues. – La France eut l'insigne bonheur – D'être l'origine et le temple de ce nouveau culte, – Qui n'était fait que de science.

Si décriée que fût la poésie dans cette nouvelle église, – Il y avait là, cependant, quelques poètes, – Qui, par amour de l’effet, – Usaient encore des anciens décors et de l’ancien flambeau, – Mais ce ne fut pas sans risquer de mettre le feu, avec l’ancienne flamme, – Au nouveau système mondial. – Toutefois des confrères plus sagaces – Surent aussitôt verser une douche froide – Sur l’ardeur naissante des fidèles. – Chacun de ces confrères – Était incessamment occupé à purger la nature, – Le sol terrestre, l’âme humaine et les sciences – De tout restant de poésie, – À effacer tout vestige de surnaturel, – À avilir sous ses sarcasmes – Le souvenir de toutes les grandes actions et de tous les grands hommes – Et à dépouiller le monde de toute sa parure bigarrée. – À cause de sa docilité mathématique et de son air effronté, – La lumière était devenue leur favorite. – Ils exultaient, de voir qu’elle préférait se laisser briser – Plutôt que de jouer d’elle-même avec les couleurs, – Et c’est pourquoi ils nommèrent leur grande entreprise – *L’Ère des Lumières*. – En Allemagne on poussa cette entreprise plus à fond, – On reforma l’éducation ; – On chercha à donner à l’ancienne religion – Un caractère plus moderne, plus rationnel, plus accessible au commun, – En la débarrassant soigneusement – De tout ce qu’elle avait de merveilles et de mystères. – Tout le savoir possible fut mis en œuvre – Pour empêcher la religion de se prévaloir de l’histoire, – Car on s’efforça d’élever l’histoire – À la hauteur d’un familial tableau des mœurs domestiques et civiques.

Dieu ne fut plus qu’un oisif spectateur – Du grand et pathétique drame mis en scène par les savants, – Et, à la chute du rideau, – Il devait splendidement en héberger – Les admirables auteurs et acteurs. – Avec prédilection – Le bas peuple fut éclairé, – Nourri de cet enthousiasme factice, – Et ainsi se forma en Europe – Une nouvelle corporation : – Celle des philanthropes et des civilisateurs. – Dommage que la nature, – En dépit de toute la peine prise pour la moderniser, – Restât si merveilleuse et si mystérieuse, – Si poétique et si pleine d’infini ! – Là où se faisait jour un vieux reste de superstition, – Croyance au monde surnaturel ou balivernes semblables, – On donnait aussitôt de tous côtés l’alarme, – Et, si faire se pouvait, – L’étincelle dangereuse était étouffée – Sous la cendre de la philosophie et de l’ironie. – Néanmoins la tolérance était le mot d’ordre des esprits éclairés, – Et, particulièrement en France, – Un synonyme du mot Philosophie. – Cette histoire de l’incrédulité moderne – Est au plus haut point remarquable : – Elle est la clef de tous les prodigieux événements de l’époque

contemporaine. – Elle commence avec ce siècle⁶ et surtout dans sa seconde moitié, – Et en peu de temps son étendue et sa variété deviennent considérables. – Une seconde réforme, plus radicale et plus originale que la première, était inévitable, – Et il fallait qu'elle se produisit d'abord – Dans le pays qui, d'une part, était le plus modernisé, – Et qui, d'autre part, faute de liberté, – Se débattait depuis le plus longtemps dans l'asthénie politique. – Le feu du Ciel aurait depuis longtemps éclaté – Et ruiné les habiles plans des philosophes, – Si la pression et l'influence du pouvoir – N'avaient pas été là pour les soutenir. – Mais au moment où un désaccord se manifesta – Entre les Philosophes et les gouvernements, – Entre les ennemis de la religion et toute la masse de leurs adeptes, – Ce fut à la religion à reparaitre de nouveau, – Comme le troisième facteur de la société – Et à reprendre son rôle d'influente médiatrice ; – Et cette rentrée en scène, – Chacun de ses amis doit maintenant la reconnaître et la publier, – Même au cas où elle ne serait pas encore assez évidente. – Que le temps de la résurrection soit arrivé, – Et que précisément les faits qui semblaient dirigés contre la religion – Et qui menaçaient de consommer sa ruine, – Soient devenus les symptômes les plus favorables de sa régénération – C'est ce dont quelqu'un qui a le sens de l'histoire ne peut point douter. – L'anarchie complète est l'élément fécondateur de la religion. – Dans l'anéantissement de toutes les choses matérielles, – Elle redresse sa glorieuse tête, – Comme une nouvelle régénératrice du monde comme de lui-même, – L'homme s'élance vers le ciel, – Lorsque rien plus ne l'asservit, – Et, d'eux-mêmes, – Les organes supérieurs s'élèvent, tout d'abord, – Au-dessus de la platitude et de l'uniformité générales, – Ainsi qu'au-dessus de la complète dégénérescence. – De toutes les facultés et forces humaines, – Comme le noyau essentiel de l'organisation terrestre. – L'esprit de Dieu souffle sur les eaux – Et une île céleste, où afflue la vie éternelle, – Et qu'on aperçoit d'abord au-dessus du reflux des vagues, – Devient le séjour des hommes régénérés.

[À suivre]



⁶ Le XVIII^e siècle.

Volksbücher.

2.

Herausgegeben von G. C. Marbach.



Alte und neue
Lieder
in
Leid und Lust.

Leipzig, 1838. Bei Otto Wigand.

Une édition de Lieder anciens et nouveaux, Leipzig, 1838.

Trost.

Von Novalis.

Wer einsam sitzt in seiner Kammer
Und schwere, bitt're Thränen weint,
Wem nur gefärbt von Noth und Jammer
Die Nachbarschaft umher erscheint;

Wer in das Bild vergangner Zeiten
Wie tief in einen Abgrund sieht,
In welchen ihn von allen Seiten
Ein süßes Weh hinunter zieht; —

Es ist, als lägen Wunderschätze
Da unten für ihn aufgehäuft,
Nach deren Schloß in wilder Heße
Mit athemloser Brust er greift.

Die Zukunft liegt in öber Dürre
Entsetzlich lang und bang vor ihm;
Er schweift umher, allein und irre,
Und sucht sich selbst mit Ungestüm. —

Ich fall' ihm weinend in die Arme:
Auch mir war einst, wie dir, zu Muth;
Doch ich genas von meinem Harne,
Und weiß nun, wo man ewig ruht.

Dich muß, wie mich, ein Wesen trösten,
Das innig liebte, litt und starb,
Das selbst für die, die ihm am weh'sten
Gethan, mit tausend Freuden starb.

Er starb, und dennoch alle Tage
Bernimmst du seine Lieb' und ihn,
Und kannst getrost in jeder Lag
Ihn zärtlich in die Arme zieh'n.

Mit ihm kommt neues Blut und Leben
In dein erstorbenes Gebein;
Und wenn du ihm dein Herz gegeben,
So ist auch seines ewig dein.

Was du verlor'st, hat er gefunden;
Du triffst bei ihm, was du geliebt;
Und ewig bleibt mit dir verbunden,
Was seine Hand dir wiedergiebt.

En tes os desséchés reviennent grâce à Lui
La vie avec un sang nouveau
Et ton cœur, si tu l'as donné,
Le Sien est à toi pour l'éternité.

Ceux que tu as perdus, Il les a retrouvés,
Tu verras près de Lui ceux que tu as aimés ;
Et ceux que Sa main t'a restitués
A toi pour toujours restent attachés.⁷

⁷ Traduction par Armel Guerne des deux dernières strophes du troisième des *Chants religieux* de Novalis.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900. **Volume 2** : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3** : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4** : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5** : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6** : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7** : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8** : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9** : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10** : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11** : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12** : Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13** : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14** : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15** : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16** : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17** : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18** : Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19** : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20** : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21** : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22** : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23** : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24** : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25** : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26** : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27** : Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Marcel Brion, « Novalis » (inédit), *s.d.*
- Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909.
- Émile Spenlé, « L'idéalisme romantique en Allemagne, Une Idylle de Novalis », *Revue rhénane*, janvier 1925.
- Novalis, *L'Europe ou la Chrétienté*, traduit par Louis Angé, *La Nouvelle revue*, LXXIII, 1924.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2015